Document généré le 24 avr. 2024 17:12

Anthropologie et Sociétés

Florence BRUNOIS, *Le jardin du casoar, la forêt des Kasua – Epistémologie des savoir-être et savoir-faire écologiques (Papouasie-Nouvelle-Guinée)*. Paris, CNRS éditions et Maison des sciences de l'homme, 2008, 307 p., photogr., bibliogr., index.

Sylvie Poirier

Volume 32, numéro 3, 2008

Passions politiques
Political Passions
Pasiones políticas

URI : https://id.erudit.org/iderudit/029739ar
DOI : https://doi.org/10.7202/029739ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Poirier, S. (2008). Compte rendu de [Florence BRUNOIS, *Le jardin du casoar, la forêt des Kasua – Epistémologie des savoir-être et savoir-faire écologiques (Papouasie-Nouvelle-Guinée)*. Paris, CNRS éditions et Maison des sciences de l'homme, 2008, 307 p., photogr., bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, *32*(3), 253–255. https://doi.org/10.7202/029739ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Que se soit à partir de l'exemple des politiques d'accès à l'eau en Thaïlande (Michelle Kooy), de la réforme foncière au Laos (Peter Vandergeest), du cas colombien (Sheila Gruner) ou encore de la construction d'un barrage hydroélectrique en Inde (Pablo S. Bose), la seconde partie vise à démontrer en quoi l'appropriation des ressources et le contrôle du territoire sont des éléments centraux de l'influence du système néolibéral sur les politiques de développement international.

Finalement, la troisième section montre en quoi les politiques de protection de l'environnement favorisent à la fois la redéfinition des territoires et des ressources et la résurgence de conflits d'usage entre les divers groupes stratégiques impliqués. Il est entre autres question de l'importance des pouvoirs différentiels entre groupes ethniques lors de la mise en place d'aires protégées au Costa Rica (Colette Murray) et au Honduras (Sharlene Mollett).

D'une manière générale, la richesse d'un ouvrage collectif tel que *Development's Displacements : Ecologies, Economies, and Cultures at Risk* repose donc à la fois sur son caractère innovateur, sur l'angle d'approche préconisé de même que sur la qualité des exemples ethnographiques que les collaborateurs utilisent pour appuyer leur propos. Fort de ces exemples précis et étoffés, *Development's Displacements…* contribue donc à renouveler les perspectives critiques quant aux études multidisciplinaires portant sur le développement.

Vincent Landry
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec, Canada

Florence Brunois, *Le jardin du casoar, la forêt des Kasua – Epistémologie des savoir-être et savoir-faire écologiques (Papouasie-Nouvelle-Guinée)*. Paris, CNRS éditions et Maison des sciences de l'homme, 2008, 307 p., photogr., bibliogr., index.

L'ouvrage de Florence Brunois, *Le jardin du casoar, la forêt des Kasua…*, représente une contribution remarquable et originale à la fois à l'ethnographie mélanésienne et au champ encore naissant de « l'anthropologie de la nature ». Dans l'introduction, Brunois explore les préalables d'une anthropologie de la nature qui ne soit pas (plus) socio-centrée mais qui soit plutôt en mesure de rendre compte de tous les « existants » et de la manière dont les humains, dans ce cas-ci les Kasua, interagissent avec les autres non-humains. Pour ce faire, elle puise, entre autres, dans les travaux de Philippe Descola, qui signe d'ailleurs la préface de l'ouvrage, de Bruno Latour ou encore Tim Ingold. Dans cette approche que Brunois qualifie d'« ethno-éthologie », ce ne sont pas tant les Kasua qui sont au centre de cette étude, que l'ensemble du « cosmos forestier » au sein duquel ils coévoluent et cohabitent avec les autres « existants », animaux, végétaux et esprits. Sur les plans théorique et méthodologique, le défi de Brunois est double : accorder une égale importance à toutes les catégories d'existants et montrer l'être-au-monde des Kasua à sa juste valeur par une ethnographie riche et minutieuse, une « description dense », de leur savoir-être et de leur savoir-faire écologiques.

L'ouvrage est divisé en trois parties. La première partie (6 chapitres), « *À l'ombre de la canopée* », est une monographie, non pas de la société kasua, mais du cosmos forestier tel que l'expérimentent les Kasua. Les deux premiers chapitres exposent la dynamique

historico-mythique de cette région des Hautes-Terres de Nouvelle-Guinée (et de la montagne Bosavi). En mettant en dialogue savoir mythique et savoir géologique, l'auteure présente les particularités écologiques et la morphogénèse de la région. Les chapitres 3 à 6 présentent les différentes catégories d'acteurs au sein du cosmos forestier, soit respectivement les plantes, les animaux, les humains et les esprits et leur participation respective à la reproduction d'une riche biodiversité régionale. Guidée par les Kasua, Brunois endosse ici les compétences du zoologue et du botaniste, tel que l'aurait souhaité Lévi-Strauss, et offre une « description dense » de la taxonomie et des critères de classification kasua pour les centaines de plantes et d'animaux de la forêt, ainsi que pour leurs multiples usages (alimentaires certes, mais aussi techniques, médicinaux, ludiques et décoratifs). L'analyse de ces savoirs écologiques et éthologiques est ponctuée de récits mythiques – une « poésie écologique » qui aurait ravi Bateson – qui permet dès lors au lecteur d'apprécier les habitants non-humains de la forêt dans leur individualité et leurs interrelations, ainsi que la « personnalité écologique » des principaux d'entre eux.

Le chapitre 5 analyse l'organisation clanique des Kasua, les règles qui président aux alliances matrimoniales et aux cycles d'échanges, ou encore la prégnance du territoire clanique dans les processus identitaires. Le chapitre 6 présente une autre catégorie d'acteurs, soit les esprits : les *Sosu*, responsables de la reproduction et de la fertilité de l'environnement forestier, les *Isanese*, les maîtres du gibier, et les *Gulu hon* (les esprits des morts), chaque groupe habitant une niche écologique particulière, et auxquels il faut ajouter le couple créateur, Sito et Hapano. Au terme de cette première partie, la forêt des Kasua, loin d'apparaître comme un simple réservoir de ressources supportant un mode de subsistance, se révèle plutôt comme un milieu complexe et relationnel où se joue et se négocie tout un ensemble de relations dynamiques entre différents existants, visibles et invisibles.

Cette logique relationnelle, les liens d'interdépendance entre tous ces existants, la perméabilité des frontières ontologiques ou encore la dette des humains envers les esprits sont autant de savoir-être explorés avec sagacité dans la deuxième partie de l'ouvrage (chapitres 7 et 8), intitulée « Le jeu de l'ombre et de la lumière ». L'ambivalence ontologique entre les mondes visibles (animaux, végétaux, humains) et invisibles (les esprits et le double onirique de l'humain, le *hon*) fait l'objet d'une attention particulière. Dans l'épistémologie et l'ontologie des Kasua, et dans la reproduction du cosmos forestier, l'activité onirique occupe une position privilégiée, comme « une expérience de la métamorphose, et non de la projection anthropomorphique » (p. 282). Dans ce jeu de l'ombre et de la lumière, certains passages traitent des dimensions esthétiques et émotionnelles auxquelles Feld nous avait initiés avec ses travaux chez les Kaluli, voisins des Kasua.

La troisième partie (chapitres 9, 10 et 11), « Le maintien d'un équilibre délicat », analyse les savoir-faire selon les sexes, les responsabilités des uns et des autres, les processus d'apprentissage et les systèmes d'interdits, ceux notamment pour protéger le nourrisson et son double onirique. L'enfant kasua est sensibilisé très tôt à la double réalité de son univers forestier, à la fois phénoménale et spirituelle. Au chapitre 10, les activités de prélèvement (chasse, pêche, cueillette, horticulture, élevage de porcs) sont décrites avec une grande sensibilité ethnographique. Le chapitre 11 analyse les rituels initiatiques qui s'adressent aux germains des deux sexes. Enfin, la conclusion présente une synthèse admirable. Brunois a gagné son pari, soit de considérer les humains comme « un des éléments d'une chaîne trophique fondée sur l'échange, la retenue, la précaution » (p. xiv). Si dans cet ouvrage l'auteure a volontairement omis de discuter de la présence et des intérêts non-Kasua sur le territoire, particulièrement ceux des compagnies forestières, c'est qu'elle leur réserve un

ouvrage ultérieur. Il ne fait aucun doute qu'il sera ethnographiquement tout aussi riche, et tout aussi inspirant et novateur que celui dont elle vient de nous faire don.

Sylvie Poirier
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec, Canada

Gérard COLLOMB et Marie-Josée JOLIVET (dir.), *Histoires, identités et logiques ethniques : Amérindiens, Créoles et Noirs Marrons en Guyane*. Paris, Éditions du CTHS, *Le regard de l'ethnologue*, nº 18, 2008, 221 p., cartes, illustr., bibliogr.

Mémoire historique, mémoire collective, créolisation, intégration, sentiment d'appartenance, communautés imaginées, cultures régionales, cultures partagées… Voici quelques-uns des concepts discutés dans cet ouvrage qui interroge les problématiques interethniques en Guyane. Autrefois valorisée, la diversité culturelle est devenue avec le temps une hétérogénéité menaçante pour la culture française métropolitaine qui persiste à demeurer la référence de l'ensemble national. Tout en favorisant l'universalisme jacobin, la France doit faire face au multiculturalisme dans ce département d'outre-mer où l'administration évoque aujourd'hui les dangers d'une balkanisation spatiale et culturelle en s'opposant « à toute création nouvelle de communes ethniques » (p. 9).

Les auteurs de *Histoires, identités et logiques ethniques…*, Gérard Collomb, Marie-Josée Jolivet, Wim Hoogbergen, Jean-Yves Parris et Francis Dupuy, tous anthropologues, explorent plus particulièrement la construction historique des rapports sociaux entre trois groupes établis sur les rives du fleuve Maroni, les Créoles, les Amérindiens (Wayana et Kali'na) et les Marrons (Aluku et Ndjuka), tout en s'efforçant « de dépasser la naturalisation des appartenances ethniques » (p. 13). L'ouvrage se divise en six chapitres précédés d'une introduction où Collomb et Jolivet présentent le contexte multiculturel de la Guyane à la lumière des changements démographiques, politiques et économiques qui ont marqué cette ancienne (?) colonie française depuis une trentaine d'années, période cruciale pendant laquelle la population a quadruplé et s'est fortement diversifiée avec l'afflux d'Indiens de l'Inde, de Chinois, de Hmong, de Brésiliens, de Surinamiens, d'Haïtiens et d'Antillais.

La problématique générale consiste à étudier la transmission de la mémoire historique et/ou collective des Créoles, Amérindiens et Marrons ainsi que son rôle dans la construction et la reconstruction des rapports interculturels. Dans le premier chapitre, Jolivet s'intéresse aux Créoles de Mana et à leurs luttes contre la subordination face au pouvoir métropolitain, ce qui permet de voir comment le processus de créolisation valorisé par la France entraînait celui d'assimilation. Dans le deuxième chapitre, où la question amérindienne est abordée dans une perspective historique, Collomb présente le point de vue des amérindiens Kali'na face aux relations interculturelles ambivalentes avec les Marrons. Ces relations, toujours marquées par la stratification sociale héritée du colonialisme, font que ces deux groupes vivent côte à côte plutôt qu'ensemble sur un territoire inégalement partagé qui agit comme « métaphore du soi ».

Dans les trois chapitres suivants, Jolivet, Hoogbergen et Parris présentent l'histoire très complexe des Ndjuka et des Aluku ainsi que leur rivalité actuelle qui résulte des guerres